

LES FEMMES PHILOSOPHES DANS L'ANTIQUITÉ

INTRODUCTION

Peu de noms viennent à l'esprit de qui cherche des exemples de femmes philosophes dans l'Antiquité. La plus célèbre est Hypatie, philosophe néoplatonicienne assassinée par des chrétiens à Alexandrie au début du V^e siècle. Plusieurs Pythagoriciennes sont citées dans une liste dressée par Jamblique dans sa *Vie de Pythagore*. Diogène Laërce, dans son livre sur les Cyniques, mentionne Hipparchia, la femme du philosophe Cratès, célèbre pour avoir adopté le mode de vie anti-conventionnel de son époux, avec qui elle avait des relations sexuelles en pleine agora. On pourrait mentionner encore Diotime, ce personnage du *Banquet* qui enseigne à Socrate ce qu'est le Beau véritable, mais on peut douter qu'il s'agisse d'une figure historique ayant réellement enseigné les fondements de la théorie des formes au maître de Platon. Les femmes philosophes de l'Antiquité paraissent ainsi balancer entre des noms sans référent déterminable, et des figures à mi-chemin de l'histoire et de la légende – histoire et légende elles-mêmes construites par des discours masculins. Ce régime de transmission indirecte et d'images superposées est certes propre à l'étude de tous les philosophes antiques ; mais dans le cas des femmes, la chose est particulièrement marquée, et le rapport à l'objet étudié, particulièrement ténu.

L'INTÉRÊT POUR LES FEMMES PHILOSOPHES DE L'ANTIQUITÉ

Les études sur les femmes philosophes de l'Antiquité ont été stimulées par deux facteurs. Le premier est l'essor des *Gender studies*, dans lesquelles s'inscrit un travail collectif initié au début des années 80 par Mary Ellen Whaite, qui a produit une *History of Women Philosophers* en quatre volumes, dont le premier, paru en 1987, est consacré à l'Antiquité¹. Ce projet a pris son point de départ dans l'ouvrage d'un grammairien français de la fin du XVII^e siècle, Gilles Ménage, précepteur de Madame de Sévigné et de Madame de Lafayette. Publié en 1690 sous le titre *Mulierum Philosopharum Historia*, il recense les femmes philosophes de l'Antiquité, de la période archaïque à la période tardo-antique, avec une

¹ M. E. Whaite (ed.), *A History of Women Philosophers*, vol. 1 : *Ancient Women Philosophers - 600 B.C-500 AD*, Dordrecht/Boston/Lancaster, Martinus Nijhoff publishers, 1987.

incursion dans le Moyen Âge. Traduit du latin à l'anglais en 1984², cet opuscule avait déjà été traduit en français à la fin du XVIII^e siècle par Jacques Georges de Chauffepié, qui l'avait publié avec sa traduction des *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce³, considérant ainsi que les recherches de Ménage complétaient utilement le panorama des « philosophes illustres » brossé par Diogène au III^e siècle ap. J.-C.

Ménage dénombre soixante-cinq femmes philosophes dans l'Antiquité :

Les extraits de Sopastre donnés par Photius nous apprennent que le stoïcien Apollonius a écrit un remarquable traité sur ces femmes [philosophes]. Nous savons, d'après Suidas, que le grammairien Philochore a composé un ouvrage entier sur les femmes pythagoriciennes. Et Juvénal rapporte que, de son temps, beaucoup de femmes cultivaient la philosophie. [...] J'ai moi-même trouvé 65 femmes philosophes dans les livres des anciens⁴.

L'ouvrage, sorte de dictionnaire, rassemble les informations trouvées sur ces soixante-cinq femmes en indiquant les sources consultées, et les classe par écoles : sans appartenance scolaire, « platoniciennes », « académiciennes », « dialecticiennes », « cyrénaïques », « mégariennes », « cyniques », « péripatéticiennes », « épicuriennes », « stoïciennes » et « pythagoriciennes ». Si Ménage ne manque pas de souscrire à quelques *topoi* misogynes⁵, néanmoins sa recherche est approfondie, et c'est un ouvrage qui a eu un fort impact lorsqu'il a été redécouvert dans les milieux féministes, puisqu'il a fourni une base de travail très riche sur cette période longue de plus d'un millénaire⁶.

Le second facteur qui a stimulé la recherche sur les femmes philosophes de l'Antiquité tient à une évolution générale des études anciennes. Comme le note Richard Goulet,

Until recently, [...] Philosophy as a social movement in the ancient world, the daily professional activity of the well-established figure of the philosopher, or the impact of philosophical ideas on the Greek and Roman societies have not produced an extensive literature. While some intuitive convictions are commonly held on these matters, no general inquiry has ever been carried out, and no statistical value of any kind is currently available⁷.

² *The History of Women Philosophers*, by Gilles Menage, translated by Beatrice Zedler, New York, University Press of America, 1984.

³ *Les Vies des plus illustres philosophes de l'antiquité, avec leurs dogmes, leurs systèmes, leur morale, & leurs sentences les plus remarquables ; traduites du grec de Diogène Laërce. Auxquelles on a ajouté la vie de l'auteur, celles d'Épictète, de Confucius, & leur morale, & un abrégé historique de la vie des femmes philosophes de l'Antiquité : avec portraits*, traduit par Jean Herman Schneider, d'après Barbier, et Jacques Georges de Chauffepié, Amsterdam, J.-H. Schneider, 1758, 3 volumes.

⁴ G. Ménage, *Histoire des femmes philosophes*, trad. M. Vanay, Paris, Arléa, 2004, Préface à Madame Dacier, p. 11.

⁵ Par exemple lorsqu'il s'étonne de trouver tant de femmes parmi les Pythagoriciens, dont le vœu de silence lui paraît difficilement compatible avec la tendance féminine bien connue au bavardage (*Histoire des femmes philosophes*, op. cit., p. 65).

⁶ Voir Whaite 1984, p. IX-X.

⁷ R. Goulet, « Ancient Philosophers. A First statistical Survey », in M. Chase, S. Clark & M. McGhee (ed.), *Philosophy as a Way of Life : Ancients and Moderns. Essays in Honor of Pierre Hadot*, Malden (Mass.), Wiley Blackwell, 2013, p. 10-39 ; cit. p. 10.

Le développement de l'intérêt pour la philosophie comme phénomène social a conduit les antiquisants à interroger différemment les figures philosophiques de la période qui va du VI^e s. présocratique au VI^e s. néoplatonicien. Cette nouvelle inflexion a fait une place, à côté des "grands auteurs", à des figures dont il ne reste parfois presque rien : quelques témoignages elliptiques, une inscription sur un monument, à peine un nom. Particulièrement représentatif de ces recherches est le *Dictionnaire des Philosophes Antiques*, dirigé par Richard Goulet, dont le volume I a paru en 1989⁸. Ce travail collectif, exploitant des sources littéraires, historiques, épigraphiques et papyrologiques, offre un répertoire de plus de trois mille individus identifiés comme philosophes dans l'Antiquité, certains donnant lieu à une longue notice, d'autres à quelques lignes seulement, selon la richesse ou la rareté des informations transmises par les sources anciennes.

Bien évidemment, ce ne sont pas tant les grands noms qui font l'originalité de ce dictionnaire que les peu connus, les inconnus, les textes et les auteurs dont ne subsistent que de rares traces textuelles, voire même seulement épigraphiques. Cette archéologie des philosophes disparus dessine un paysage intellectuel et social où apparaît une centaine de femmes qui ont eu un rôle philosophique, et parfois un rôle très important. Des Présocratiques à la fin du Néoplatonisme, en incluant les auteurs chrétiens, sur trente philosophes, un est une femme. Ce matériel⁹ suscite plusieurs questions.

CE QUE NOUS APPRENNENT LES ÉTUDES SUR LES FEMMES PHILOSOPHES DE L'ANTIQUITÉ : ENSEIGNEMENTS ET PERPLEXITÉS

La première question est le sens que, au regard de ces *data*, on peut donner au terme *philosophos*. Ce problème n'est pas spécifiquement genré : il se pose pour des hommes comme pour des femmes dont le nom est lié à un courant philosophique mais dont ne restent cependant pas assez de traces d'une production écrite ou d'un enseignement oral pour pouvoir leur assigner avec certitude le statut de philosophe. Concernant les femmes, plusieurs ne sont connues et répertoriées que sur la base d'une inscription, ou d'une épitaphe, qui mentionne un nom de femme avec l'ajout de l'épithète « philosophe ». Ce *philosophos* indique-t-il un métier, une fonction, une place socialement définie ? Ou bien une qualité intellectuelle et morale ? Selon les cas, c'est la seconde interprétation qui semble s'imposer, par exemple

⁸ R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des Philosophes Antiques*, Paris, CNRS Éditions, 1989-2018 (7 tomes).

⁹ Je remercie Richard Goulet qui m'a communiqué une extraction du fichier de données du *DPhA*, ce qui a grandement facilité mon travail pour consulter les notices dédiées à des femmes.

lorsque l'épithète est au superlatif (ainsi une certaine Héracléia, qualifiée de *philosophotatè*, « très philosophe¹⁰ »).

Ces incertitudes ne sont que partiellement réductibles à l'équivocité du mot *philosophos* en grec, et cette équivocité renvoie elle-même à une difficulté réelle : qu'est-ce que la philosophie antique, en tant que phénomène social ? Richard Goulet résume ainsi le problème :

Il n'est pas facile de déterminer qui est vraiment philosophe dans l'Antiquité. Selon les époques, se sont dits ou ont été qualifiés de philosophes des savants, des médecins, des astrologues, des alchimistes, des magiciens, et encore des ascètes, des moines et des moniales, etc. [...] J'ai essayé [dans le *Dictionnaire des Philosophes antiques*] de ne retenir que des philosophes qui s'inscrivaient dans une tradition scolaire, qui avaient composé des ouvrages de philosophie ou qui étaient considérés comme des philosophes par leurs pairs. Cela représente environ 2500 noms sur les 3000 que nous avons pris en compte. Les autres figurent dans le *DPhA* comme témoins importants du mouvement philosophique dans l'antiquité et de son emprise sur la société¹¹.

Ces remarques valent pleinement pour les femmes qui ont été dites ou se sont dites philosophes dans l'Antiquité. Pour une partie d'entre elles, cette désignation ne s'appuie pas sur un rôle actif qu'elles auraient joué dans la production d'ouvrages ou la transmission des savoirs propres à une école philosophique. Elles ne sont pas toutes des « auteures » ou des « professeuses ». Beaucoup sont caractérisées comme philosophes en référence à leur simple fréquentation d'un cercle philosophique, dans la mesure où cette assiduité témoigne de leur intérêt pour la philosophie et suppose leur participation aux débats internes à ce cercle. Par exemple le *Dictionnaire* mentionne deux Gémina (mère et fille) comme des proches de l'école de Plotin, à Rome ; Ménage les signalait déjà comme « disciples de Plotin¹² », à la suite de Porphyre qui les décrit comme « très attachées à la philosophie¹³ ». Nous savons par Porphyre que Gémina mère était une aristocrate romaine qui hébergea Plotin pendant des années, et dont la demeure semble avoir été le lieu de son enseignement à Rome pendant vingt-cinq ans. Porphyre précise que, dans les cours de Plotin, se pressait un double public : d'une part des disciples assidus qui étaient devenus eux-mêmes des philosophes « authentiques¹⁴ », ayant composé des traités tout autant que travaillé à la diffusion de ceux de Plotin ; d'autre part, une foule d'auditeurs ayant un rapport plus ou moins profond à la philosophie (médecins, hommes politiques, sectateurs chrétiens, etc.). Concernant les deux Gémina, on peut donc supposer qu'elles avaient une vraie culture philosophique et une

¹⁰ *DPhA* III 551.

¹¹ Dans un entretien donné en 2012 à l'occasion de la parution des volumes Va et Vb du *DPhA* (<http://www.actu-philosophia.com/spip.php?article416>).

¹² Ménage 2004, p. 40.

¹³ Porphyre, *Vie de Plotin*, ch. 9 (trad. Brisson, GF p. 289). Gémina faisait partie de la très haute société romaine.

¹⁴ *Vie de Plotin*, ch. 7.

expérience riche du débat philosophique, tout en relevant d'un sens assez lâche de l'appellation *philosophos*.

Considérons maintenant le cas de femmes qui ont été, pour reprendre la formule de Porphyre, des « philosophes authentiques » : qui ont pris une part active à l'existence et à la diffusion d'un courant philosophique, en publiant des textes, en donnant un enseignement régulier, voire en prenant la direction d'une école à la disparition du précédent chef d'école¹⁵.

Un premier point à noter est qu'on trouve des femmes dans toutes les écoles philosophiques antiques, même si certaines écoles semblent en avoir compté davantage que d'autres. Le *Dictionnaire des Philosophes Antiques* permet de distinguer, sur cent-une femmes philosophes, vingt-cinq Pythagoriciennes, une Cyrénaïque, deux Cyniques, cinq Mégariques, trois Platoniciennes, trois Néocadémiennes, dix Néoplatoniciennes, deux Aristotéliennes, deux Stoïciennes, seize Épicuriennes. Il est difficile de savoir comment interpréter ces chiffres : par exemple, concernant les Pythagoriciennes, leur nombre relativement élevé peut s'expliquer soit par une présence féminine objectivement plus forte dans ce courant philosophique, soit par le fait que Jamblique a consigné, à la fin de sa *Vie de Pythagore*¹⁶, une liste de Pythagoriciens dans laquelle figurent seize noms de femmes, dont certaines ne sont connues par aucune autre source : sans l'énumération jambliquéenne, la contribution des Pythagoriciens à la somme des femmes philosophes de l'Antiquité serait nettement plus maigre.

A côté de ces répartitions, trente-trois noms restent sans identification scolaire. Il faut y ranger les emplois non stricts du terme *philosophos* et les 'inclassables' comme Diotime, ainsi que des femmes sur lesquelles on manque d'informations mais qui devaient se rattacher à une école, l'activité philosophique dans l'Antiquité étant fortement corrélée à l'existence de courants philosophiques articulés autour de la relation maître/disciples. On peut donc admettre que l'activité philosophique des femmes s'étend à toutes les écoles antiques.

Deuxième question : les femmes ont-elles développé une activité philosophique différente de celles des hommes, au sein des écoles ? Il semble que non. Les témoignages sur Hypatie, par exemple (qui sont parmi les plus détaillés s'agissant de la production philosophique d'une femme), font état d'une recherche en histoire des mathématiques (en géométrie notamment) et en astronomie qui est dans le droit fil du programme d'études platoniciennes classique ; et

¹⁵ Voir M. E. Whaite (ed.), *A History of Women Philosophers*, vol. 1. *Ancient Women Philosophers. 600B.C-500AD*, Dordrecht/Boston/Lancaster, Martinus Nijhoff publishers, 1987 ; K. Wider, « Women Philosophers in the Ancient Greek World : Donning the Mantle », *Hypatia*, 1/1, spring 1986, p. 21-62 ; R. Pietra, *Les femmes philosophes de l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, L'Harmattan, 1997.

¹⁶ Jamblique, *Vie de Pythagore*, introd., trad. et notes par L. Brisson et A.-Ph. Segonds, Paris, Les Belles Lettres, 2011, § 265-267.

d'un enseignement en histoire de la philosophie, concernant les doctrines de Platon et de ses successeurs, ainsi que d'Aristote, soit les auteurs principalement étudiés par la tradition platonicienne dans laquelle s'inscrit Hypatie¹⁷. Seule l'école pythagoricienne semble faire exception¹⁸. Plusieurs pythagoriciennes ont cherché à appliquer la notion d'harmonie par laquelle le pythagorisme rend compte de la structure de la réalité, notamment cosmologique, à la vie quotidienne et au domaine traditionnellement dévolu aux femmes, à savoir la sphère domestique. Elles ont aussi, dans leur traitement de questions éthiques, tenté de définir les vertus (la tempérance notamment) dans la perspective d'une différence genrée. Mais, hormis ce cas, la participation des femmes à l'activité philosophique ne paraît pas s'accompagner d'une détermination genrée des objets ou des styles de recherche.

Troisièmement, se vérifie, avec les femmes philosophes, un trait également attesté (avec une moindre généralité) à propos de philosophes de sexe masculin : la philosophie, dans l'Antiquité, est souvent une affaire de famille. À de rares exceptions près, toutes les figures féminines recensées par le *Dictionnaire des Philosophes Antiques* ont un lien de parenté avec un philosophe de sexe masculin : sœur, épouse, mère, belle-fille ... Ménage, à propos de la pythagoricienne Ptolémaïs, fait l'hypothèse d'un autre mode d'accès à la philosophie que les liens familiaux : selon lui, l'exemple public de l'impératrice romaine Julia Domna, qui fréquentait les philosophes et les sophistes, a « vraisemblablement permis à de nombreuses femmes d'étudier la philosophie¹⁹ ». Cependant, dans tous les cas cités par Ménage comme par le plus complet *Dictionnaire* dirigé par Goulet, ce sont des relations familiales ou privées²⁰ qui conduisent une femme à accéder à une instruction philosophique, et à se faire une place dans le milieu scolaire, voire même une place importante de chef d'école, et ce, quelle que soit l'école philosophique considérée²¹.

¹⁷ Sur Hypatie d'Alexandrie, voir R. Hoche, « Hypatia die Tochter Theons », *Philologus*, 15, 1860, p. 435-464 ; K. Praechter, « Hypatia », *RE* 9¹, 1916, col. 242-249 ; J. M. Rist, « Hypatia », *Phoenix*, 19, 1965, p. 214-225 ; M. Dzielska, *Hypatia of Alexandria*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1995 (trad. fr. Paris, Des Femmes - Antoinette Fouque, 2010) ; A.-F. Jaccottet, « Hypatie d'Alexandrie entre réalité historique et récupérations idéologiques : réflexions sur la place de l'Antiquité dans l'imaginaire moderne », *Études de lettres*, 1-2, 2010, p. 139-158 ; H. Harich-Schwarzbauer, « Hypatie d'Alexandrie », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 35, 2012, p. 201-214.

¹⁸ Voir Whaite 1987, p. 11-74. Ont été conservés des fragments d'ouvrages écrits par des Pythagoriciennes portant sur des sujets explicitement liés aux femmes : ainsi un texte *Sur la modération des femmes* de Phytis de Sparte (Whaite 1987, p. 26), un *Sur l'harmonie des femmes* attribué à Périclioné (*ibid.*, p. 32).

¹⁹ Ménage 2004, p. 89.

²⁰ Par exemple des liens amoureux entre un philosophe et une courtisane, ainsi de Stilpon le Mégarique ou d'Épicure.

²¹ Voir, à propos de l'époque romaine (mais la remarque est généralisable), B. Lançon, « Femmes 'de science(s)' dans l'Empire romain. Les consœurs d'Hypathie », in A. Gargam, textes réunis et introduits par, *Femmes de sciences de l'Antiquité au 19^e siècle. Réalités et représentations*, Dijon, EUD, 2014, p. 46 : « La première chance pour une femme de l'époque impériale romaine d'acquérir une bonne instruction était celle d'être la fille de son père et d'être recommandée par lui auprès de ses pairs. »

Quel sens donner à cette dimension familiale ou domestique de l'école philosophique antique, particulièrement marquée concernant les femmes philosophes, mais non exclusivement genrée ? Comme on le sait, l'espace public, dans la cité grecque comme dans la ville romaine, est principalement masculin. La *polis* est un « club d'hommes », selon la formule de Marrou popularisée par Vidal-Naquet²², tandis que la maison (*oikos*) délimite la sphère féminine. *L'Économique* de Xénophon présente une version extrême de cette division, à travers un dialogue entre Socrate et un certain Ischomaque, qui explique qu'entre son épouse et lui, la répartition des tâches s'opère selon une division spatiale entre l'intérieur et l'extérieur qui est si parfaite qu'on doit la supposer fondée sur une norme naturelle ou divine :

Comme ces doubles fonctions, de l'intérieur et de l'extérieur, demandent de l'activité et du soin, la divinité a d'avance approprié, selon moi, la nature de la femme pour les soins et les travaux de l'intérieur, et celle de l'homme pour les travaux et les soins du dehors. [...] Il est, en effet, plus honnête pour la femme de rester à l'intérieur que d'être toujours en courses, et il est plus honteux pour l'homme de rester à l'intérieur que de soigner les affaires du dehors²³.

La portée idéologique et normative de ce discours est patente, et la conclusion de Socrate, après trois chapitres consacrés à peindre dans ses détails la parfaite division genrée de l'espace, est empreinte d'ironie : « Par Junon ! mon cher Ischomachus, voilà qui montre l'âme toute virile (*andrikè*) de ta femme !²⁴ ». De fait, dans la réalité sociale de l'époque de Xénophon, les femmes sortaient de la maison pour se rendre sur l'agora, surtout si elles appartenaient au petit peuple. Néanmoins, l'intérieur et l'extérieur sont des coordonnées de la représentation de l'espace social antique très puissantes. Or, par bien des aspects, l'école philosophique est un lieu social qui transgresse la partition entre *oikos* et *polis*. Elle relève de l'extériorité de la vie publique, mais elle se construit autour d'une sorte d'économie domestique et quasi familiale : toutes les écoles philosophiques supposent une vie quotidienne commune (au minimum « des repas communs, respectant des rites précis²⁵ », voire une résidence commune), et se considèrent comme des associations réunies autour d'un maître par des liens qui ne sont pas seulement doctrinaux, mais aussi amicaux et familiaux, au point parfois d'« exerc[er] une pression œdipienne assez forte sur leurs membres²⁶ ». Autrement dit, les écoles sont des entités qui, *dans l'espace extérieur de la cité, se structurent comme un intérieur social*, comme une *oikos*. L'intériorité de l'école n'est pas celle de l'*oikos* purement domestique des femmes, mais elle n'a pas non plus la structure d'une assemblée civique :

²² Voir S. Saïd, *Le Monde à l'envers. Pouvoir féminin et communauté des femmes en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 14.

²³ *Économique*, ch. 7, §22 et §30, trad. Talbot.

²⁴ *Ibid.*, ch. 10, §1, trad. Talbot.

²⁵ M. Crubellier et P. Pellegrin, *Aristote. Le philosophe et les savoirs*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 20.

²⁶ *Ibid.*, avec une référence au Jardin d'Épicure, école particulièrement marquée par le culte du fondateur.

l'école a une forme qui la fait partiellement échapper à la grande division genrée de l'espace qui structure les sociétés antiques.

La philosophie politique de Platon offrirait de quoi appuyer cette hypothèse, que je ne peux ici qu'esquisser. Il y a de bonnes raisons pour soutenir que Platon est le seul philosophe vraiment féministe de l'Antiquité (même s'il partage bon nombre de poncifs misogynes de son temps). J'en rappelle quelques-unes, sans les développer²⁷ : au livre V de *La République*, il propose de donner la même éducation aux filles et aux garçons, de libérer les femmes de la classe gouvernante des tâches domestiques et du soin des enfants, à l'égal des hommes de la même classe ; il affirme que les femmes ne diffèrent en rien des hommes, sinon par la grossesse et l'enfantement ; alors qu'en grec ancien le mot « citoyen » (*politès*) n'a pas de féminin usité, Platon est le seul auteur à employer ce mot au féminin, parlant des citoyens et des citoyennes. Or, ce 'féminisme' de Platon doit être articulé à une autre singularité de sa philosophie : la cité idéale est construite sur une destruction de la frontière entre *polis* et *oikos*. De façon assez provocatrice, Platon a proposé de structurer l'espace social en transgressant cette partition traditionnelle de l'espace social, et cette transgression est sans doute une condition ou une composante importante des propositions 'féministes' faites par des ouvrages comme *La République* ou *Les Lois*.

On pourrait développer des arguments similaires en se tournant vers l'histoire des cultes et des pratiques religieuses, qui relèvent à la fois de l'intériorité de l'*oikos* et de l'extériorité de la *polis*, et qui sont justement des domaines dans lesquels les femmes jouaient un rôle important. Cela suggère que les activités qui transgressent la partition traditionnelle de l'espace social entre l'extériorité des lieux publics et l'intériorité des lieux domestiques sont des activités où les femmes ont plus d'opportunités pour jouer un autre rôle que la seule administration de la vie domestique.

CONCLUSION

On peut donc supposer que si, parmi l'ensemble des activités majoritairement masculines développées dans l'Antiquité (la guerre, la participation aux affaires publiques, le commerce, l'art, le théâtre), la philosophie est celle où les femmes ont eu une place plutôt remarquable,

²⁷ Voir D. Wender, « Plato : Misogynist, Paedophile and Feminist », *Arethusa*, 6, n° 1 (Spring 1973), p. 75-90 ; D. K. Modrak, « Philosophy and Women in Antiquity », *Rice University Studies*, 64, n° 1 (1978), p. 1-11 ; G. Santas, « Légalité, justice et femmes dans la *République* et les *Lois* de Platon », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 16, 2002/2, p. 309-330 ; K. Schöpsdau, « Des repas en commun pour les femmes : une utopie platonicienne », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 16, 2002/2, p. 331-340.

ce n'est pas parce que leurs collègues masculins étaient particulièrement progressistes par rapport aux hommes appartenant à d'autres catégories sociales (en réalité, ils étaient tous assez franchement misogynes). Ce n'est pas non plus parce que la raison serait universelle et non genrée, et que l'amour de la sagesse serait moins porteur de discrimination sexiste que l'ardeur à la guerre ou au commerce. Je crois que c'est plutôt en raison de la place très spéciale que les écoles et les cercles philosophiques ont occupée dans l'espace social tout au long de l'Antiquité : une place qui transgresse la grande division entre dedans et dehors, et qui ouvre un espace dont le genre n'est pas assignable selon les coordonnées traditionnelles de la localisation sociale des sexes. En instituant cet espace scolaire qui n'est ni celui de la *polis* (même s'il influe ou prétend influencer sur lui), ni celui de l'*oikos* (même s'il lui emprunte des formes de l'intimité), la philosophie antique a créé un lieu où les femmes pouvaient occuper une place équivalente à celle des hommes, et parfois même la première place.

Isabelle KOCH
Aix Marseille Université
Centre Gilles Gaston Granger UMR 7304